

# Marielle Leroy

est enseignante d'espagnol, elle exerce en lycée, ainsi qu'à l'IUT de Lille, au sein de la formation en métiers du livre, et au sein du Master de traduction de l'université d'Artois. Elle a, à ce jour, traduit l'essai de Pablo Iglesias Turrión, *Machiavel face au grand écran* (2016), et les textes de Paco Cerdá, *Les Quichottes* (2021) et *Le Pion* (2022, finaliste du Grand prix de traduction de la ville d'Arles 2023 & et du Prix Pierre-François Caillé de la traduction). Depuis notre création en 2008, elle nous conseille pour le domaine hispanique.

**Vous êtes traductrice et avez choisi la plupart des textes de langue espagnole édités à La Contre Allée. Pour *La Morelle noire* (Hierba Mora), comment s'est faite la rencontre avec le texte ?**

Il faut d'abord poser le contexte. Il y a un petit histoire entre les éditions La Contre Allée et les éditions Hoja de Lata qui ont un catalogue engagé comportant de nombreux titres de femmes et/ou féministes, et notamment *La mujer borrador* (La femme brouillon) d'Amandine Dhée, qui est éditée chez nous.

Il y a quelques années, alors que je furetais dans les rayons de la magnifique librairie La Central de Madrid (qui a changé de lieu et de taille depuis), je suis tombée sur *Tea Rooms* de Luisa Carnés que Hoja de Lata réédite. J'ai immédiatement eu envie que La Contre Allée publie ce texte totalement en adéquation avec notre ligne éditoriale et pour lequel nous avions la traductrice idéale, Michelle Ortuno, qui traduit chez nous une autre très belle autrice, Isabel Alba. La collaboration avec Hoja de Lata s'est donc étouffée et les liens se sont consolidés. Puis, lors d'un passage à la Feria del Libro de Madrid, Laura Sandoval m'a remis différents ouvrages de Hoja de Lata, dont *Hierba Mora*. Cela m'a fait sourire car je venais d'acheter *El arte de cultivar los jardines* publié chez eux également et de la même autrice, Teresa Moure. Je me suis dit qu'il s'agissait d'un signe. J'ai commencé par la lecture de *Hierba Mora* sur le conseil avisé de son éditrice et, il faut bien le dire, attirée par une magnifique couverture baroque. Lorsque j'ai eu fini, j'étais inquiète à l'idée que Laura ait pu le proposer à d'autres maisons d'édition.

**Pourquoi avoir eu envie de le traduire et le publier ?**

Beaucoup de choses m'ont plu dans *Hierba Mora*. D'abord c'est un texte résolument féministe. On y rencontre trois figures féminines remarquables : la reine Christine de Suède, Hélène Jans, une « sorcière », et Inés Andrade, étudiante. Ce qui relie *a priori* ces trois femmes, nées dans des mondes différents et à des époques différentes, tout au moins pour Inés qui naît le jour où Armstrong fait le premier pas sur la Lune, c'est la figure de René Descartes. Elles ont toutes quelque chose à voir avec le philosophe. Christine de Suède, après avoir entretenu une relation épistolaire soutenue avec lui, le reçoit à la cour de Stockholm. Hélène Jans devient son amante et a une fille avec lui, Francine. Enfin, Inés Andrade est censée faire sa thèse de philosophie sur son travail. Mais tout ceci n'est qu'un leurre et l'on comprend très vite que René Descartes n'est pas du tout la figure centrale. Son personnage est un prétexte pour faire émerger l'histoire des femmes qui ont eu affaire à lui, de façon avérée ou supposée. Au fur et à mesure qu'il disparaît, elles apparaissent, et avec elles émergent d'autres oubliées de l'Histoire. On suit le parcours de femmes qui, entre autres, se dégagent de l'emprise masculine pour, comme il est répété dans le texte, tel un leitmotiv, devenir elles, tout simplement. C'est Christine de Suède qui renonce à la couronne pour ne pas avoir à enfanter, c'est Hélène qui prend sa vie en main et décide d'élever son enfant seule, c'est Inés qui s'affranchit de l'influence de son directeur de thèse. On pourrait multiplier les exemples car il y a de nombreuses autres figures féminines dans le roman, fictives ou réelles. Le féminisme ne se traduit pas uniquement

dans le caractère ou les décisions prises par les personnages. C'est aussi la part belle que Teresa Moure fait à ses protagonistes, comme si elle déplaçait la caméra, et souvent avec humour. Armstrong est en train de faire le premier pas sur la Lune, mais « ce grand pas pour l'humanité » va être relégué au second plan par la naissance d'Inés, qui survient au même moment. *La Morelle noire*, c'est l'histoire de femmes invisibilisées que Teresa Moure met sur le devant de la scène. Invisibilisées parce que les époques antérieures ont privilégié les hommes, parce que la mémoire a été sélective et a suivi un chemin patriarcal (ce que tente d'expliquer Inés à son directeur de thèse), mais aussi parce que le savoir qu'elles détiennent et qu'elles ont accumulé a toujours été considéré comme secondaire. Dans *La Morelle noire*, tous les savoirs associés à ce que l'on désigne comme la sphère privée et souvent relégués à quelque chose de subalterne deviennent des savoirs précieux qu'il est important de transmettre aux générations futures. C'est ce que fait Hélène Jans, une de ces femmes que l'on appelait alors *sortière* car elles utilisaient les plantes, les pierres et les incantations pour soigner et assister les accouchements et les avortements. Consciente de détenir des connaissances essentielles, elle entretient un herbier où elle consigne les noms de toutes les plantes qu'elle recueille, note leurs vertus et leurs effets détoxifiants, et les usages possibles. Parallèlement, elle écrit un manuel destiné aux femmes où l'on trouve des recettes pour prendre soin du corps et par conséquent de l'âme. Ici, être mère, broder, écrire des poèmes, des chansons, faire du patchwork..., sont des savoirs tout aussi légitimes et prestigieux que ceux applaudis dans la sphère publique. Ne pas faire sa thèse sur Descartes n'est plus un renoncement, mais devient une véritable victoire féministe pour Inés. Les personnages féminins de *La Morelle noire* se réapproprient leur corps. Ce corps souvent réduit à un objet de désir, à une simple matrice, à « un territoire » que l'on peut soumettre,

**Dans *La Morelle noire*, les femmes décident de ce qui est bon pour elles, quand elles veulent, où elles veulent et avec qui elles veulent. Il y a une grande solidarité féminine. C'est un roman de la sororité.**

violenter, violer même. C'est très politique. Les femmes décident de ce qui est bon pour elles, quand elles veulent, où elles veulent et avec qui elles veulent. Il y a une grande solidarité entre elles. C'est un roman de la sororité. Teresa Moure aborde et développe ces questions féministes sous un angle intéressant, l'écoféminisme, ce lien étroit entre l'écologie et le féminisme, ce à quoi, à La Contre Allée, nous sommes particulièrement sensibles.

**Au-delà des thématiques, pouvez-vous nous en dire davantage sur la forme ?**

La forme aussi m'a franchement séduite. À La Contre Allée, nous aimons les narrations chorales et protéiformes... *La Morelle noire* met en scène différentes époques – celle contemporaine de Descartes et la XX<sup>e</sup>



siècle – ; différents lieux – Stockholm, Amsterdam et la Galice – ; et mélange les genres – roman historique, roman épistolaire, recueil de poèmes, traité philosophique, recettes de cuisine, journal intime, manuel destiné aux femmes... – multipliant ainsi les voix, même si un personnage viendra prendre en charge le récit, mais je ne veux pas déflorer le principe narratif. L'autrice a tissé un véritable patchwork. Le roman est comme un puzzle reconstitué, dont les pièces essentielles ont été retrouvées dans un coffre qui a traversé le temps. Ce coffre est le réceptacle d'une mémoire à révéler et transmettre.

Il y a aussi quelque chose qui relève du réalisme magique. Les destins ordinaires se muent en mythologies, la nature se fait parfois personnage *actant* de l'histoire. J'y ai retrouvé, dans le style et dans certains passages, des échos de *Cent ans de solitude* de Gabriel García Márquez, sauf qu'ici ce n'est pas la lignée des Buendía dont il s'agit mais bien celle d'Hélène Jans. Une lignée pas vraiment « directe » d'ailleurs, car il y a eu de l'adoption dans tout ça, un autre fil à dérouler sur ce qu'est d'être mère ou parent...

Enfin, s'il fallait ajouter encore quelque chose sur l'envie de traduire et publier *Hierba Mora*, il faut parler de la langue. Une langue vive, visuelle, odorante (les parfums sont légion dans le roman), et souvent matée d'humour. Plusieurs voix s'expriment selon l'époque, tandis qu'une voix, omnisciente et plus contemporaine, nous interpelle, commente la scène, parfois avec ironie, nous rappelant que ce que nous

sommes en train de lire est une fiction. Et en même temps, comme le dit justement Inés, cela pourrait bien exister...

**Vous nous en dites un peu plus sur ce qui caractérise la langue de Teresa Moure dans ce roman et les enjeux de traduction ?**

L'autrice manipule des formes et des registres différents. Il y a un souffle puissant dans le livre, notamment dans la dernière partie où le style rend compte de l'ambiance très amoldovarienne (si l'on peut dire) qui règne dans la maison d'Inés. C'est une écriture qui ouvre beaucoup de parenthèses, au sens figuré. Certains chapitres fonctionnent comme des poupées russes. C'est l'art de conter ancestral, celui des *Mille et Une Nuits*, avec des histoires enchassées. On retrouve aussi le thème du motif à travers des métaphores récurrentes pour parler de caractères, d'états d'âme, à l'instar de la tapisserie.

En termes de traduction il y avait quelques ajustements à faire. La morphologie de la phrase française est moins maniable que celle de la phrase espagnole. Les phrases à tiroirs de *Hierba Mora* devaient être rendues dans *La Morelle noire* en tentant de garder la fluidité originelle. De même, dans l'espagnol de Teresa Moure il y a quelques traces du galicien et de références régionales. Les échanges avec l'autrice ont été très éclairants. Il y a, par exemple, une image récurrente dans le texte de femmes qui vont au moulin. J'avais bien compris qu'il s'agissait de rendez-vous amoureux mais, pour certains endroits, la métaphore était filée. Je ne parvenais pas à aller jusqu'au bout du sens. Grâce aux explications précises de Teresa, j'ai pu, j'espère, donner une équivalence.

De même, il aura fallu aussi faire pas mal de recherches *La Morelle noire* mêle un matériel référentiel fictif à un matériel référentiel réel [certaines tentatives de Descartes par exemple, certaines maximes de Christine de Suède].

Enfin, la question du langage est un véritable sujet dans *La Morelle noire*, et notamment le langage comme arme de pouvoir. Au XVI<sup>e</sup> siècle, des tentatives de créer un langage commun ont été amorcées, avec pour ambition d'améliorer la communication entre les peuples, d'améliorer les relations commerciales et,

par voie de conséquence, éviter les conflits. Hélène Jans participe de cette fièvre intellectuelle aux côtés de Descartes mais abandonne le projet. Il y a plusieurs raisons à cela mais l'une d'entre elles est que, finalement, ces langues nouvelles sont toujours construites de façon ethnocentrée et ne servent que celles et ceux qui les inventent. Rappelons que Teresa Moure enseigne la linguistique à l'université. Elle écrit en espagnol mais aussi en galicien et portugais. La question de la suprématie des langues est donc un thème qui l'occupe. Elle a d'ailleurs écrit un essai sur l'écriture inclusive.

**À quoi renvoie le titre *La Morelle noire* ?**

La morelle noire fait partie des plantes de l'herbier qu'Hélène Jans élabore. Venue des Amériques avec la colonisation, elle a été utilisée dans toute l'Europe dans différents remèdes, pour ses propriétés analgésiques. Comme il est dit dans le texte, on lui voyait des pouvoirs magiques. Mais, mal employée, cette très séduisante plante peut s'avérer toxique, ce qui lui a valu dans le même temps une mauvaise réputation, en plus d'être appréciée en sorcellerie. Dans le roman, la morelle noire, c'est donc un peu une métaphore de la femme, ou plutôt de la façon dont cette dernière est considérée. Elle attire, on lui donne tous les noms, on recherche son caractère « apaisant », mais on s'en méfie...

**Ses précédentes traductions :**



*Les Quichottes*, c'est le récit d'un voyage de 2 500 km à travers les 65 000 km<sup>2</sup> du plus grand désert démographique d'Europe – après la région arctique de Scandinavie –, qui s'étend à travers les provinces de Guadalupe, Teruel, La Rioja, Burgos, Valence, Cuenca, Saragosse, Soria, Ségovie et Castellón, et où l'on recense 1355 municipalités.

Paco Cerdá, journaliste-écrivain, nous entraîne sur les routes impraticables de ce territoire froid et montagneux, au sud-est de Madrid, que l'on surnomme aussi « Laponie du Sud » ou « Laponie espagnole », parce que, comme en Laponie, moins de huit habitants au kilomètre carré y vivent.

Loïn de l'idéalisation d'un monde rural bucolique, Paco Cerdá relate le manque d'infrastructures, de perspectives, l'absence d'écoles, de soins, de structures culturelles ou sportives.

*Les Quichottes*, de Paco Cerdá  
Collection Un singulier pluriel, 2021,  
272 p., 20€, 9782376650669



Stockholm, hiver 1962. Deux hommes de mondes adverses se font face. Arturo Pomar, l'enfant prodige espagnol, affronte sur l'échiquier Bobby Fischer, un jeune Américain excentrique et ambitieux.

En pleine guerre froide, l'un était le pion du régime franquiste, l'autre sera celui des États-Unis. Au fil des 77 mouvements de la partie qui nous oppose, se treme une histoire à la forme originale entremêlant les portraits de ces deux maîtres des échecs et ceux de nombreux autres pions. Des personnes sacrifiées, comme autant de mythes fabriqués et utilisés à des fins sociopolitiques, qui en paieront le prix fort ; celui de la mort, de la prison, de l'exil ou de la solitude. Mais un pion n'est jamais seulement un pion...

*Le Pion*, de Paco Cerdá  
Collection La Sente, 2023,  
320 p., 11,50€, 9782376650942



Si Pablo Iglesias Turrión est désigné comme le porte-parole de Podemos, ce professeur de sciences politiques est avant tout l'un des penseurs et fondateurs de ce parti antilibéral. *Machiavel face au grand écran* se présente comme la somme de ses cours de Cinéma politique à l'université Complutense de Madrid entre 2006 et 2010.

Sa lecture de la représentation du pouvoir au cinéma nous permet de mieux connaître la pensée d'un homme qui bouscule la scène politique internationale et pour qui le 7<sup>ème</sup> art ne relève pas seulement du divertissement intellectuel mais permet aussi de parler de politique telle que l'entendait Machiavel, c'est-à-dire comme la science du pouvoir.

*Machiavel face au grand écran*,  
de Pablo Iglesias Turrión  
Collection Un singulier pluriel, 2016,  
168 p., 15€, 9782371817483